

Enrique Utria

est doctorant en philosophie à l'université de Rouen, il est auteur de *Droits des Animaux, Théories d'un mouvement, Droits des animaux*, (2007), du «Radicalisme à l'extrémisme animalier» («Pouvoirs», n°131, 2009).

Propos recueillis par Clémence Le Prévost
Illustration Martes Bathori

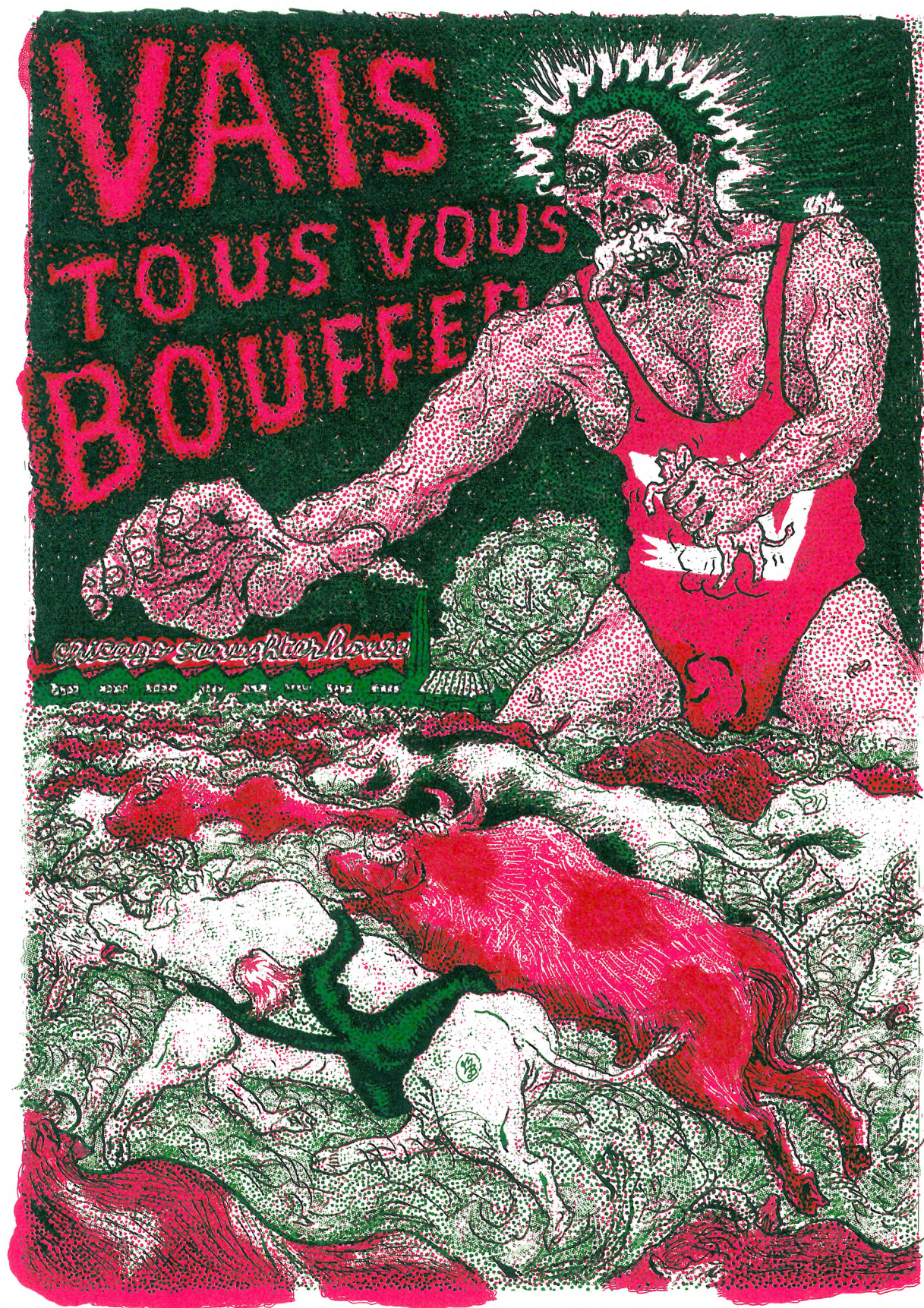
Clémence Le Prévost: Enrique Utria, comment est né le «mouvement abolitionniste de libération animale»?

— Les arguments opposés au meurtre animal existaient déjà dans l'antiquité avec Pythagore, et sans doute même bien avant avec Zarathoustra. Mais, à vrai dire, ta question devrait être inversée. Au lieu de demander comment un mouvement abolitionniste a vu le jour, comment une injustice a été aperçue, ce à quoi je ne saurais apporter de réponse, on pourrait demander ce qui a bien pu passer par la tête de l'homme, qui, le premier, «approcha de sa bouche une chair meurtrie», pour reprendre les mots de Plutarque, et comment un homme osa enfoncer ses doigts dans les entrailles d'autrui, non pour le soigner, mais pour le dévorer. Comment en est-on arrivé là, à la fois en ce qui concerne les animaux et en ce qui concerne l'exploitation des humains par les humains?

Quel homme osa le premier approcher de sa bouche une chair meurtrie?

C. Le P. : Oui, à ce propos, c'est Patterson, me semble-t-il, qui fait le lien entre l'apparition des inégalités intra-humaines et la domestication des animaux au néolithique?

— En fait, l'historien et philosophe Dicéarque, disciple d'Aristote, pointait déjà la simultanéité de l'émergence de la vie pastorale, «nomadikos» en grec, et de la guerre. À le lire, on peut se demander si la propriété sur les bêtes, dans l'acte même de domestication, n'est pas à l'origine de la violence, de la domination et des guerres : les animaux inoffensifs furent apprivoisés et les «nuisibles», attaqués, ce qui fut peut-être une condition de possibilité de la violence sur les hommes. Dans le même genre d'idée, Patterson soutient que la domestication, 11000 ans avant notre ère, a amené les sociétés de chasseurs-cueilleurs, où les sentiments de parenté entre humains et animaux étaient encore présents, à une appropriation des troupeaux, à l'abattage systématique des adultes protecteurs



pour maîtriser les jeunes animaux. En apprenant à tuer les animaux pour leur lait, leur force physique et leur capacité reproductrice, on peut supposer que les hommes ont appris l'art de la domination, de la castration, du fouet, de la séparation. Le problème de ce genre de thèse, c'est que la chasse existait avant la domestication et qu'elle est en elle-même une école de la domination.

Mais pour revenir à la première question, sa

formulation même pose problème. La «libération animale» et la «position abolitionniste» renvoient, le plus souvent, à deux positions différentes et, sur certains points, antithétiques.

La «libération animale» renvoie, en premier lieu, au titre d'un livre historiquement important de Peter Singer. Mais, contrairement à ce que pourrait laisser penser ce titre, Singer n'objecte pas de manière absolue au fait de tuer certains animaux comme les poissons ou les poulets; et il se trouve que ce sont précisément les animaux les plus tués. Pour légitimer leur mort à des fins gustatives,

Pour légitimer la mort de certains animaux, Singer prévoit trois conditions.

trois conditions semblent être requises, selon Singer: l'abattage doit être fait sans douleur; les animaux doivent avoir une vie raisonnablement bonne (l'élevage en plein air est une nécessité); enfin, les animaux tués doivent être remplacés par d'autres. Cette troisième condition «permet» que la perte des plaisirs dont auraient pu jouir les animaux abattus s'ils avaient continué de vivre soit compensée, d'une part, par la satisfaction que les humains tireront de la consommation de leur chair et, d'autre part, par les plaisirs éprouvés par les animaux «remplaçants». Le même type de calcul vaut pour l'expérimentation animale. Si une expérience sur cent singes aide, par la suite, mille personnes à guérir de la maladie de Parkinson, alors elle est, selon Singer, moralement justifiée.

Ce type de raisonnement utilitariste pose deux problèmes. D'abord, cela ouvre la voie à l'expérimentation humaine et, plus généralement, à une théorie du sacrifice. Ensuite, comment savoir a priori, c'est-à-dire avant l'expérience, que l'expérimentation aura des conséquences positives? À la décharge de l'utilitarisme, il faut dire que ce dernier obstacle rend l'expérimentation plus difficile à justifier moralement.

La position abolitionniste, quant à elle, est défendue, entre autres, par le philosophe Tom Regan et le juriste Gary Francione. Selon ces deux auteurs, toute exploitation animale, que ce soit pour les loisirs, l'alimentation, (y compris le lait ou les œufs), ou l'expérimentation, doit être abolie. Pour Regan, plus spécifiquement, tous les animaux d'élevage sont des sujets-d'une-vie. Ils ont des croyances et des désirs, une mémoire, ils éprouvent des émotions, anticipent l'avenir. Ils ont des intérêts au sens où ce qui leur arrive leur importe. Ils montrent une unité psycho-physique. Tout cela vaut pour les mammifères et oiseaux. En ce qui concerne les poissons, souvent pensés comme une catégorie à part, par exemple comme des automates incapables de souffrance, Regan met en avant des études où les scientifiques leur reconnaissent une sensibilité, un apprentissage, une vie stable de groupe, la mémoire des comportements passés de leurs congénères et la capacité à modifier leur propre comportement en fonction de cela, un raisonnement associatif, etc. Les arguments qui plaident en faveur d'une subjectivité des poissons ne sont pas faibles. Dès lors, nous dit Regan, ils doivent bénéficier de notre doute et être considérés comme des sujets-

d'une-vie. Regan suppose, et c'est là une hypothèse, pas une déduction, que c'est ce type de subjectivité (être sujet-de-sa-vie) qui est au cœur de l'obligation de respect entre les humains. Si les aliénés, les enfants, les séniles ou les handicapés mentaux ne doivent pas être traités comme des moyens, des ressources pour la science par exemple, si nous devons nous acquitter du devoir d'assistance à leur égard, c'est parce qu'ils ont une valeur inhérente, indépendamment de l'intérêt ou des sentiments que nous leur portons.

Regan pense que l'un des critères qui permet de reconnaître cette valeur inhérente, qui est proprement invisible, impalpable, inodore, c'est le fait d'être sujet-d'une-vie.

En bref, les cas semblables devant être jugés de manière semblable, les animaux et humains sujets-d'une-vie devraient bénéficier du même droit à n'être pas tués par les humains capables d'agir moralement. Et ces droits sont comme des atouts, ils prévalent sur tout intérêt économique, plaisir ou avantage

Par modification génétique on a créé des animaux insensibles à la douleur.

de la société, quel qu'il soit.

C. Le P. : Quelles divisions rencontre-t-on au sein de ces mouvements?

— La ligne de fracture la plus importante me semble être philosophique. Si vous pensez que le Bien n'est rien d'autre que le plus grand bonheur pour le plus grand nombre, alors vous êtes utilitariste et votre objectif fondamental sera de diminuer au maximum la douleur dans les élevages et les laboratoires. Votre cible prioritaire sera les élevages intensifs, le foie gras, la corrida, les animaux dans les cirques, etc. Cette attitude est dite welfariste dans la mesure où elle se concentre sur les problèmes inhérents au bien-être animal. Les limites de cette approche apparaissent clairement, je crois, dans le cas de ce que certains appellent les «knockouts animaux», qu'on pourrait traduire par «animaux K.O.». Il existe aujourd'hui des expérimentations qui visent à créer des animaux modifiés génétiquement pour les rendre insensibles à la douleur, en «jouant» notamment sur l'expression du peptide P311. À l'image des patients humains sous morphine, la douleur serait bel et bien «ressentie», mais sans être dérangeante ou déplaisante. Je ne crois pas qu'un utilitariste ou welfariste puisse condamner des élevages d'animaux K.O.

Inversement, si vous pensez que la douleur n'est pas le seul mal infligé aux animaux, mais qu'infliger une mort sans douleur à un

animal bien portant est aussi un problème, alors vous vous situez plus probablement du côté abolitionniste.

Ceci étant, et c'est là que les choses se compliquent un peu, un utilitariste peut aussi penser l'abolition de certaines exploitations animales. Si vous pensez, par exemple, que le maximum de plaisir sur terre ne peut être atteint que si les humains deviennent végétaliens — et il est certain que l'abolition des élevages et des abattoirs supprimerait une immense source de douleur — alors vous êtes probablement abolitionniste et welfariste en ce qui concerne la viande et ses produits dérivés. Vous demeurez welfariste parce que votre motivation première est le bien-être des animaux, et non pas la privation de leur vie. Maintenant, plus concrètement (et prosaïquement), ces distinctions se retrouvent aussi dans les modes de vie de chacun. Imaginez que du fromage râpé ait été mis, par accident, sur les raviolis végétaliens d'un abolitionniste! Quelle sera sa réaction? S'il est utilitariste, il pèsera les utilités, d'un côté, le souvenir plaisant qu'il a du fromage (ou, inversement, le déplaisir qu'il a à digérer les agonies), et, de l'autre côté, le désagrément possible pour l'hôte ou les convives face à son refus de manger. Peut-être laissera-t-il discrètement le fromage sur le bord de l'assiette. À moins qu'il ne décide de «faire une exception» pour cette fois. Après tout, manger le produit d'un animal déjà mort ne produira aucune douleur supplémentaire dans le monde. Par contre, si cet abolitionniste estime que le fromage est le produit d'un meurtre (puisque toutes les vaches sont abattues quand elles ne sont plus rentables), il pensera sans doute que la seule attitude acceptable est le boycott.

Enfin, il existe, exactement comme pour l'esclavage, des distinctions entre les abolitionnistes immédiatistes, gradualistes, légalistes, etc., selon que l'on réclame l'abolition maintenant ou progressivement, en s'autorisant des méthodes exclusivement légales ou en usant aussi d'actions directes... Pour revenir sur ce que je disais tout à l'heure, le terme «libération animale» est aussi employé pour désigner la perspective de celles et ceux qui libèrent, au sens strict, les animaux dans les laboratoires ou se livrent à du sabotage économique.

C. Le P. : Francione considère que l'abolition de l'exploitation des animaux passe nécessairement, — voire qu'il s'agit là de la condition «sine qua non» — par un changement de statut juridique des animaux. Pourrais-tu nous expliquer de quoi il s'agit?

— Les abolitionnistes, à l'exception de ceux qui favorisent l'anarchisme (donc une société sans commandement), souhaitent un changement radical du statut des animaux dans la loi. En occident, il n'existe la plupart du temps que deux réalités juridiques : les

les vaches émaciées, laissées à l'abandon, sans nourriture, appellent la comparaison avec les exactions nazies.

choses et les personnes. L'abolition de l'exploitation animale exigera donc que les animaux soient sortis de la catégorie des choses et qu'on leur reconnaisse ce que les juristes appellent une personnalité. Concept assez étrange, d'ailleurs, puisqu'il inclut les entreprises...

C. Le P. : En quoi est-il légitime ou, au contraire, extrémiste de comparer le sort réservé aux animaux dans notre société à l'esclavage ou aux camps de concentration/extermiation dont la Shoah est un exemple ?

Pour ce qui est des moyens de transporter et de tuer les animaux et les Juifs, cette comparaison me paraît solide.

— Dans l'Antiquité, on utilisait le terme holocauste pour désigner les sacrifices où les bêtes étaient entièrement brûlées, «holos» signifiant en grec «tout» et «kaustos», «brûlé.» Les charniers engendrés par la crise de la vache folle, les vaches émaciées, laissées à l'abandon, sans nourriture, appellent immanquablement la comparaison avec les exactions nazies. Et puis, il y a les wagons à bestiaux et les wagons plombés. Les «chaînes de montage» inventées par les abattoirs de Chicago, copiées par Henry Ford, et reprises pour la solution finale. Les «euthanasies» des animaux inaptes et handicapés. L'utilisation des peaux pour les abat-jours, des graisses pour le savon. Auschwitz était, de l'avis même du commandant du camp d'Auschwitz, Rudolf Höss, «le plus grand abattoir humain que l'histoire ait jamais connu.» Pour ce qui est des moyens de transporter et de tuer les animaux et les juifs, la comparaison me paraît extrêmement solide. Maintenant, sur les fins, la comparaison ne tient plus. L'objectif n'est pas le même. Les animaux d'élevage sont abattus, mais leurs espèces sont modifiées génétiquement et maintenues dans une «survie artificielle, infernale, et virtuellement interminable», selon les mots de Derrida.

L'alimentation sans viande est difficile à envisager parce que nos habitudes nous emprisonnent.

Quels opposants rencontre ce mouvement ? Les habitudes, les coutumes, les traditions, les interprétations dominantes des trois monothéismes (certaines religions indiennes sont une exception notable), les lobbies de la viande.

C. Le P. : Pourquoi cela est-il si difficile pour le commun de notre société d'envisager une alimentation sans viande ? On préfère envisager de consommer des insectes ou de la viande artificielle plutôt que d'y renoncer (et des études ont prouvé que la raison très souvent invoquée d'une éventuelle carence en protéine est infondée). La philosophie s'est-elle penchée sur cette question ?

— Quand on a toujours agi et pensé comme tout le monde, il est difficile de se remettre en question, d'ouvrir la voie au «soupçon de crime». Aristote a bien vu que la vertu ou l'excellence morale est le fruit de l'habitude. Si vous êtes vieux et que vous avez pris le mauvais pli, vous êtes en quelque sorte foutu – ou plutôt les animaux sont foutus. Inversement, les enfants perçoivent immédiatement comme nos semblables les animaux qui n'appartiennent pas à notre espèce. C'est uniquement en les forçant à manger de la viande, en les habituant au goût, si nécessaire petit à petit, en commençant par la viande blanche, puis en leur donnant à lire ou colorier, dès le plus jeune âge, des livres sur la ferme, où les animaux n'existent que pour être mangés, que l'habitude pourra être enracinée durablement. Dites à un enfant que le morceau de lapin ou le steak qui vient de lui être servi provient du même lapin ou veau que celui qu'il a vu quelques heures auparavant dans un clapier ou dans une ferme en plein air, que sa sauce n'est rien d'autre que du sang cuit, évoquez le processus d'abattage, la saignée, et vous lui coupe- rez l'appétit. L'alimentation sans viande est difficile à envisager parce que nous sommes emprisonnés dans nos habitudes.

Nous parlions précédemment d'inégalités : l'expérimentation sur les animaux a permis des 'avancées' au sein de la société humaine telle l'invention de la pilule contraceptive (issue d'expérimentation sur des lapines), un des facteurs facilitant aux femmes une prise d'autonomie sans précédent (dit-on, et je ne suis pas certaine que ce ne soit pas un mythe de plus relevant d'une construction identitaire).

C. le P. : Cela aurait-il été possible autrement ? L'expérimentation sur les animaux relève-t-elle d'un choix de société ou est-ce une nécessité ?

— Dans le même genre d'idée, il y a aussi les expérimentations humaines des nazis sur l'hypothermie, qui ont, semble-t-il, joué un rôle dans le développement des techniques de réchauffement des patients en hypothermie. L'esclavage a été fondamental dans l'émergence de la démocratie athénienne. Ces biens sont mal acquis. Les droits de l'homme prévalent sur tout intérêt que la société peut avoir à l'exploitation des hommes. Si les animaux ont des droits, des droits forts, et pas simplement le «droit» d'être assommés avant d'être égorgés, alors ils doivent être protégés contre les intérêts des sociétés humaines. Les droits sont, par définition, des atouts qui l'emportent sur toutes les cartes de la société. Dès lors, il importe peu de savoir si ces «bons résultats» auraient pu être produits autrement. Il est quasiment certain qu'en expérimentant sur des humains non consentants, la science pourrait progresser bien plus rapidement qu'en expérimentant sur des animaux non humains. Ceci étant, nous savons que cette pratique est grossièrement immorale et nos lois l'interdisent.

Pour répondre à ta seconde question, oui, je pense que l'expérimentation animale est un choix de société, nous décidons de la privilégier économiquement, aux dépens de la recherche de méthodes alternatives. C. le P. : Le spécisme est-il une sous-partie d'un système de domination plus vaste ? Y a-t-il une structure commune aux racisme, sexisme et spécisme ?

Le racisme et le sexisme s'appuient sur des différences imaginaires.

— Peter Singer est le premier à avoir montré cette structure. Premièrement, les intérêts d'un groupe d'individus sont niés ou sous-estimés. Deuxièmement, cette négation ou dépréciation volontaire des intérêts est justifiée par des différences non pertinentes ou imaginaires entre les individus. Le racisme et le sexisme s'appuient en effet, la plupart du temps, sur des différences imaginaires. Par exemple, l'idée d'une intelligence supposée moindre, où des concepts imaginaires comme celui de «races humaines» sont utilisés pour soutenir des traitements inégalitaires. Racisme et sexisme peuvent aussi s'appuyer sur des différences non pertinentes, comme le lieu de naissance ou le fait de pouvoir être enceinte. Pour le spécisme, les différences non pertinentes, comme la capacité à agir moralement ou la possession du concept de Mort, sont le plus souvent avancées. Mais tous les êtres humains ne partagent pas ces capacités ; ce n'est donc pas par rapport à elles que nous accordons le droit de vivre aux uns, et le déniions aux autres, mais bien en vertu de l'appartenance à une espèce, la nôtre! ■

